



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

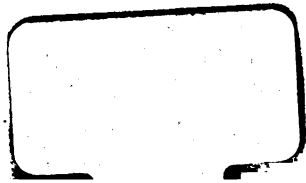
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



8

ALBERT HANS

---

LA

# GUERRE DU MEXIQUE

SELON LES MEXICAINS

---

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

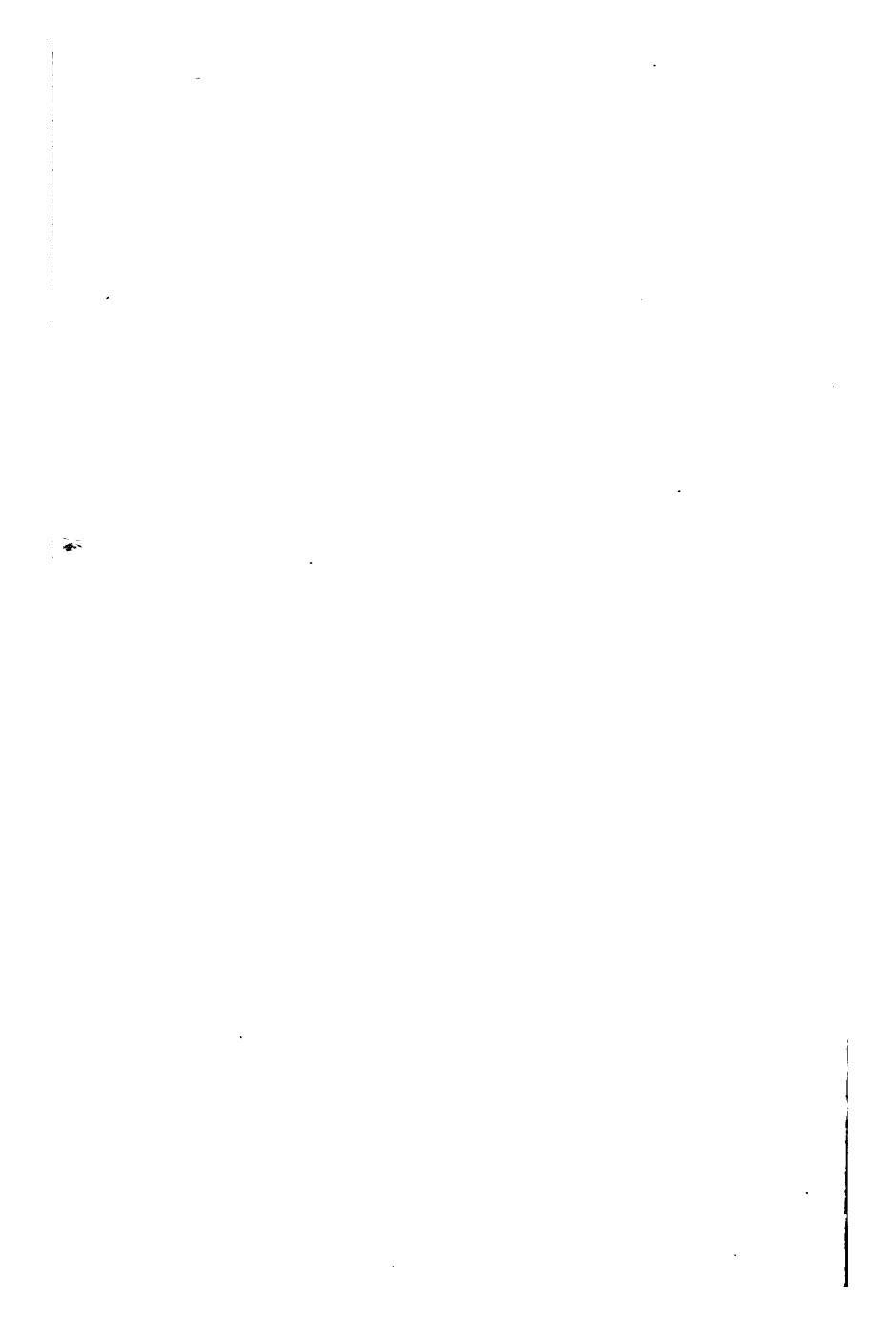
PARIS

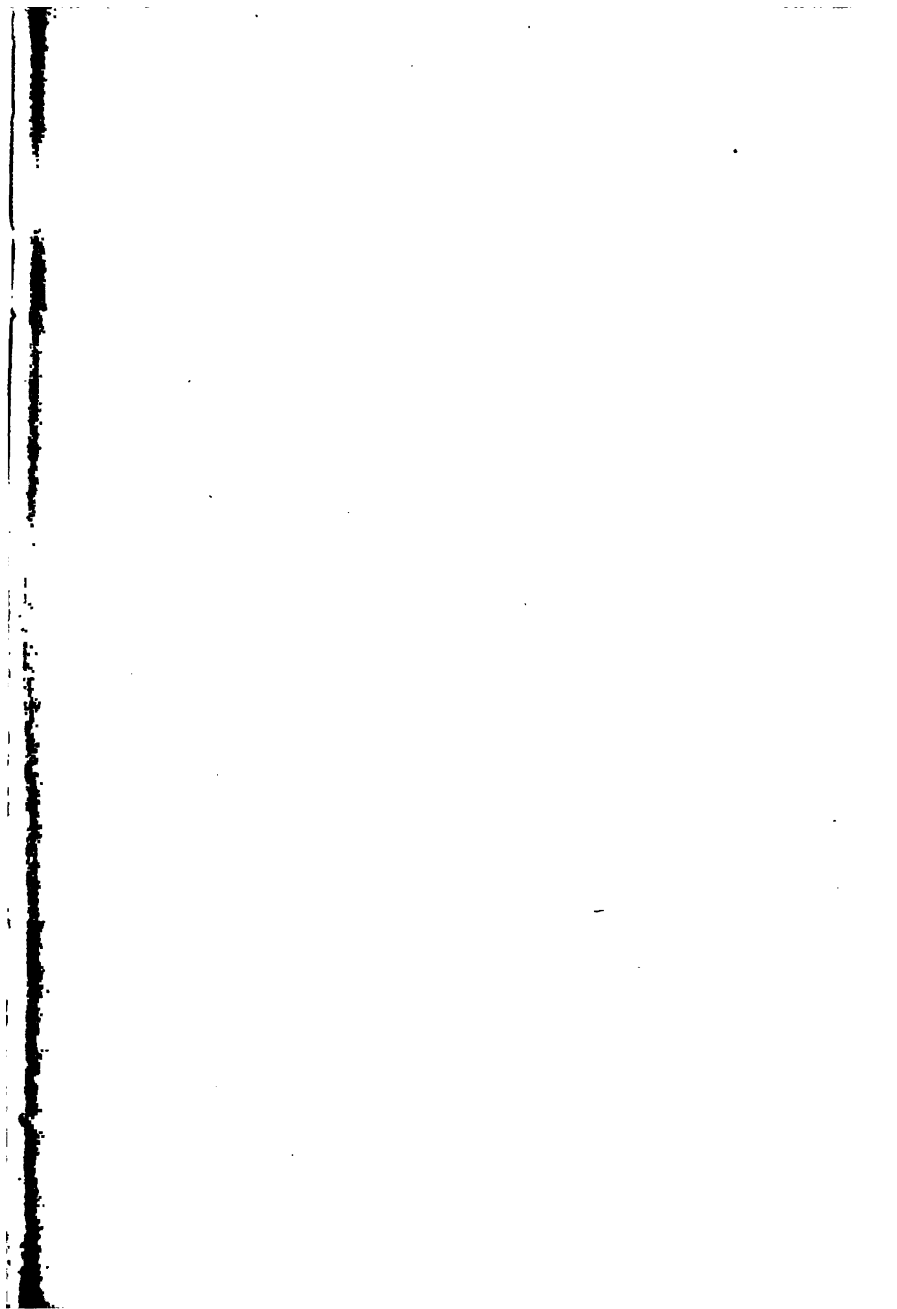
5, RUE DES BEAUX-ARTS

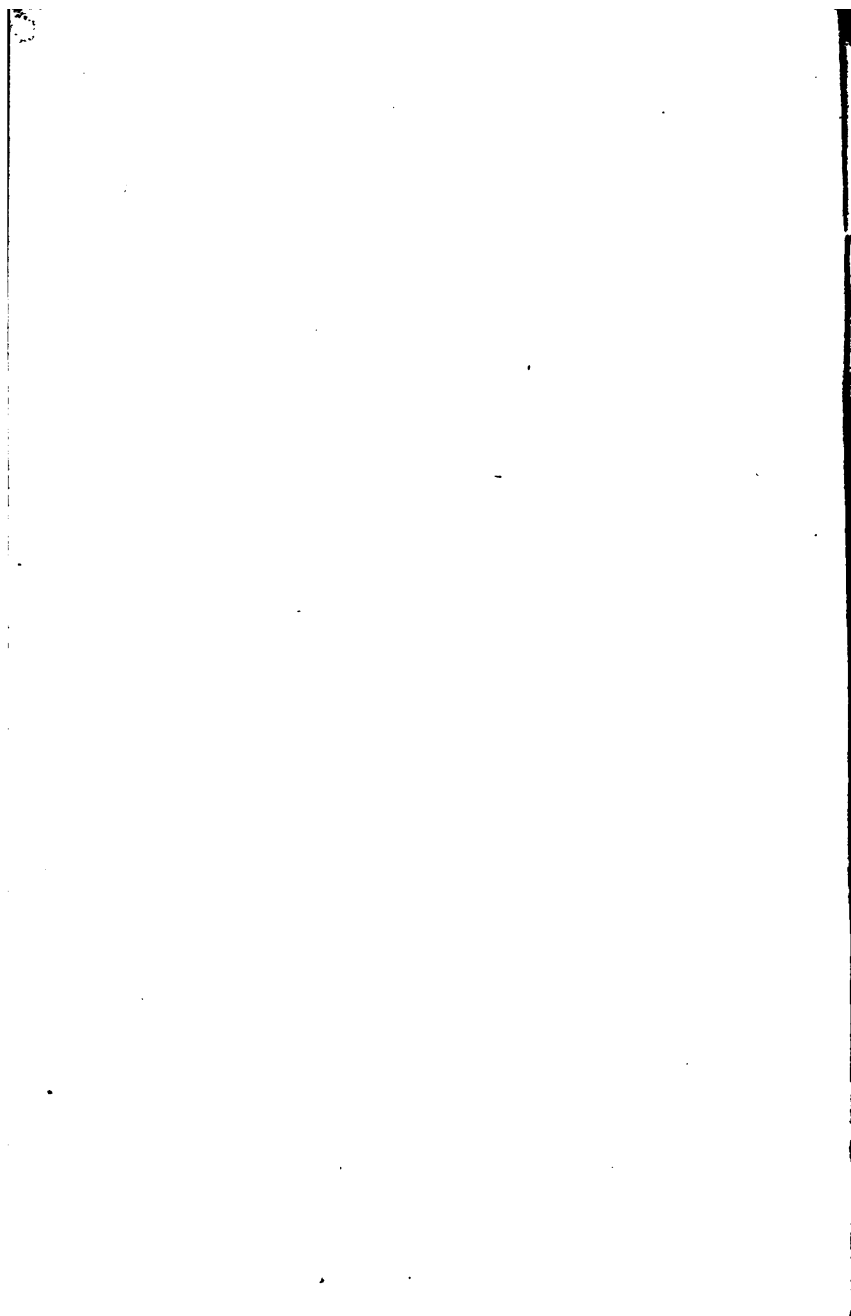
NANCY

18, RUE DES GLACIS

1899







ALBERT HANS

---

LA

# GUERRE DU MEXIQUE

SELON LES MEXICAINS

---

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS.

NANCY

18, RUE DES GLACIS

1899





LA  
GUERRE DU MEXIQUE  
SELON LES MEXICAINS

---

NANCY. — IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>.

---

ALBERT HANS

---

LA

# GUERRE DU MEXIQUE

SELON LES MEXICAINS

---

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



BERGER-LEVRAULT & C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS

PARIS

5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

1899

SA 34 47.40.3



*Bright fund*

LA  
GUERRE DU MEXIQUE

SELON LES MEXICAINS



I

La guerre du Mexique est maintenant connue dans ses grandes lignes. En France, de bons ouvrages ont été publiés. Le plus remarquable est : *l'Expédition du Mexique, récit politique et militaire*, écrit en 1872 par le capitaine d'état-major Niox<sup>1</sup> et rédigé à l'aide des archives officielles.

Parmi les auteurs divers, M. Paul Gaulot a produit trois volumes élaborés principalement avec la correspondance particulière et les papiers

---

1. Aujourd'hui général et inspecteur des services télégraphiques de l'armée.

confidentiels du maréchal Bazaine. De son côté, le général Thoumas, ancien directeur de l'artillerie et collaborateur de Gambetta, a, dans *Les Français au Mexique*, condensé tout ce qui avait été dit avant lui. Mais, malgré son esprit de méthode et son talent d'exposition, il n'a pu donner une œuvre parachevée. Il n'avait pas, préalablement, étudié le pays, ne connaissait pas le castillan et s'est borné à puiser aux sources françaises.

Pendant, chez nos anciens adversaires, les relations traitant de la lutte contre l'Intervention sont nombreuses. Leurs titres commencent généralement par ces mots : « *Ensayo* » (Essai), « *Reseña* » (Aperçu), « *Apuntes* » (Notes), et ont un cachet de modestie. Contrairement à ce qui a lieu chez nous, où les Mexicains sont ignorés, au Mexique les auteurs connaissent, citent et réfutent nos écrivains.

Observons, toutefois, que, au delà de l'Atlantique, on fait historiquement un tout de la guerre civile de trois ans, dite « de Réforme », de l'Intervention française et de la chute de l'empereur Maximilien. Mais ce qui paraît inséparable aux Mexicains est forcément divisible pour les Français. Logiquement, pour nous, la guerre com-

mence avec le débarquement, à Vera-Cruz, du premier détachement de nos troupes, en janvier 1862, et se termine avec l'embarquement, dans le même port, du dernier échelon du corps expéditionnaire, en février 1867.

Aussi, les événements qui ont précédé et suivi, bien que reliés à ceux auxquels la France s'est mêlée, ne sauraient rentrer dans notre cadre. Nous n'en parlerons donc qu'à titre accessoire.

Quoi qu'il en soit, les ouvrages mexicains ne sont pas dénués de mérite. Un rapide examen permettra d'en juger.

---



## II

En premier lieu, vient l'*Aperçu historique sur l'armée du Nord*, par M. Juan de Dios Arias<sup>1</sup>, esquissant les opérations dirigées par le général Mariano Escobedo, d'abord contre nos colonnes et, plus tard, contre l'armée concentrée à Queretaro par l'empereur Maximilien. Datant du lendemain des événements, cet aperçu est partial, hâtif, chaotique, incomplet et coupé par des digressions intempestives<sup>2</sup>. Néanmoins, il permet de rectifier une erreur accréditée en Europe, où l'on assure à tort que les armes à répétition ont fait leurs débuts durant la guerre franco-allemande, au combat de Nuits-sous-Ravières, en janvier 1871. A la vérité, ces armes avaient déjà « fait merveille » au Mexique, en 1866 et 1867. Le

---

1. *Reseña histórica de las operaciones del ejército del Norte*. Mexico, 1868.

2. D'après M. Fernando Iglesias Calderon, sûrement informé, le général Mariano Escobedo est resté étranger à la rédaction de l'ouvrage ci-dessus ; les éléments ont été fournis principalement par deux anciens officiers de l'armée du Nord, MM. Juan N. Saiz et Juan C. Doria.

général Mariano Escobedo s'en était procuré aux États-Unis; il en avait armé plusieurs escadrons, qui obtinrent de brillants succès.

Aujourd'hui, le général Mariano Escobedo, « couvert d'ans et de gloire », — la formule n'est point vaine, — et aimant les lettres, devrait profiter du repos dont il jouit, pour refondre l'ouvrage de M. Juan de Dios Arias. Nous savons que l'illustre vétéran a classé ses rapports et sa correspondance avec un soin jaloux. A lui d'en diriger l'utilisation pratique.

Ensuite, vient l'*Essai sur l'armée d'Occident*, par MM. José Maria Vigil y Juan B. Hajar y Haro<sup>1</sup>. Ces derniers, cela est visible, ont eu pour collaborateur le général Ramon Corona, ancien commandant en chef de l'armée d'Occident, mort assassiné par un monomane, en novembre 1888. La vérité n'a pas eu à en souffrir, au contraire.

Cet *Essai* renferme des détails sur les hostilités qui ont eu lieu dans la région occidentale du Mexique, particulièrement dans le Sinaloa, où, protégés par le voisinage de la Californie et de l'Océan Pacifique, les dissidents purent créer une base d'opérations. Nos colonnes, exaspérées par

---

1. *Ensayo histórico del ejército de Occidente*. Mexico, 1874.

la résistance, traitèrent maintes bourgades de la même façon que le furent, peu après en France, Châteaudun et Bazeilles. Il y a là de sombres pages évoquant les plus mauvais jours de la guerre d'Espagne.

L'*Aperçu historique de l'armée d'Orient*, dû au général Manuel Santibañez<sup>1</sup>, contient des renseignements précis sur la défense de Puebla (du 16 mars au 17 mai 1863).

Grâce à lui, nous savons à présent que les effectifs de la garnison, indiqués par l'état-major général du corps expéditionnaire et reproduits par Niox, puis par les généraux du Barail, Thoumas et d'autres historiens, sont erronés en tous points.

On avait cru, jusqu'ici, que cette garnison comptait 1,508 officiers de tous grades et 11,000 sous-officiers et soldats. Les chiffres vrais sont bien plus élevés. Et on ne peut les discuter, attendu qu'ils sont tirés de documents officiels et administratifs provenant des assiégés eux-mêmes.

Les états récapitulatifs et authentiques insérés par le général Manuel Santibañez prouvent que, à la date du 5 mai 1863 (c'est-à-dire douze jours

---

1. *Reseña histórica del cuerpo de ejército de Oriente*. Mexico, 1892.

avant la chute de la ville), Puebla renfermait, en chiffres ronds, 22,000 défenseurs, ainsi répartis :

1,698 officiers et assimilés et 18,523 hommes de troupe d'infanterie, constituant 50 bataillons, plus deux dépôts non embrigadés ;

135 officiers et 1,685 hommes de troupe, composant 5 groupes de batteries d'artillerie, avec 800 mulets de trait et de bât.

Le matériel comprenait 176 pièces, dont 61 seulement sur affûts de siège, et 13 mortiers. Les canons de campagne étaient au nombre de 70 et ceux de montagne, de 31. Il y avait 2 canons courts.

Les ambulances renfermaient 777 fantassins blessés.

Comme cavalerie, il n'existait que l'escorte du général en chef, car, durant l'investissement, 2,800 chevaux, qui consumaient des vivres, et dont la présence était devenue inutile, s'étaient hardiment glissés entre les assiégeants, moitié dans la nuit du 24 mars, moitié dans celle du 13 avril, pour aller opérer au dehors.

Cet effectif de 22,000 hommes environ se maintint jusqu'au bout, parce que le commandement, pour combler les vides, recruta dans la population. Cela résulte des mutations inscrites.

Ce qu'il advint de la garnison après la reddition de la place, on le sait. Quelques milliers d'hommes furent enrôlés dans les troupes alliées du général Marquez; mais, en réalité, la masse des prisonniers put s'évader sans que les vainqueurs y missent obstacle.

Le général Manuel Santibañez nous édifie sur ce point, car il était lieutenant-colonel à Puebla. Ne se souciant pas d'être interné en France, il s'échappa, à l'exemple de beaucoup de ses camarades. En cela, il usa de son droit, attendu que la garnison, après avoir brisé ses armes et détruit ses munitions, s'était dissoute elle-même. Les officiers, non seulement ne demandèrent aucune garantie, mais, de plus, refusèrent celles qu'on leur offrit. A ce sujet encore, les documents reproduits sont irréfutables.

Qu'on s'imagine le grand état-major allemand, durant la guerre de 1870, permettant au gouvernement de la Défense nationale de retrouver les trois quarts des officiers, sous-officiers et soldats pris à Metz, et de les verser incontinent dans les armées de la Loire, dépourvues de cadres. Quel secours inespéré pour la France! Et, pourtant, toutes proportions gardées, c'est un avantage analogue que le général Forey et son chef d'état-

major, le colonel d'Auvergne, officier incapable, procurèrent, par leur incurie, à l'administration du Président Juarez.

L'armée d'Orient devait renaître plus tard, sous la main créatrice du général Porfirio Diaz. Le général Santibañez nous la fait voir défendant Oajaca, annihilée par la perte de cette ville et la captivité de son commandant en chef, puis, après l'évasion de celui-ci, se reconstituant et remportant des avantages, tantôt contre les Franco-Mexicains, tantôt contre les Austro-Mexicains, reprenant Oajaca, Puebla et finalement Mexico.

Somme toute, l'ouvrage dont il s'agit est une source riche.

---

## III

L'armée du Centre, qui, sous les ordres d'Artega, de Riva Palacio et de Regules, opposa une résistance des plus tenaces, n'avait pas encore trouvé d'historien. Cette lacune a été en partie comblée, par le licencié Eduardo Ruiz, avec son *Intervention française au Michoacan*<sup>1</sup>. Ce livre complexe tient autant de la chronique journalière que de l'histoire. L'auteur, haut fonctionnaire militaire et confident des généraux en chef, était bien placé pour voir. Il conduit alternativement le lecteur dans les terres chaudes et tempérées, au milieu de paysages grandioses; il expose les privations et les fatigues de ses frères d'armes; il utilise les notes particulières de camarades, et réfute durement les chroniqueurs adverses<sup>2</sup>; il raconte la mort du commandant Ber-

---

1. *La Intervencion francesa en Michoacan*. Mexico, 1896.

2. Il nous voue aux dieux infernaux parce que, dans un travail écrit au jour le jour, durant la campagne, il y a trente ans, nous avons commis quelques erreurs préjudi-

thelin, ancien officier français passé au service de l'empereur Maximilien, très répandu à Guadalajara et contre-guérillero inhumain, aussi redouté que le colonel Dupin, de sinistre mémoire. Le commandant Berthelin, toujours vêtu avec élégance, était renommé pour son usage immodéré des parfums. Une fois tué, des cavaliers campagnards le décapitèrent, et sa tête, promenée au bout d'une lance, fut montrée aux populations. « Elle sent encore bon la pommade », disaient les « rancheros » en riant.

En des scènes de mœurs finement rendues, le licencié Eduardo Ruiz nous fait vivre dans le camp ennemi, où l'ivraie se mêlait largement au bon grain. Des récits, intercalés à la mode des anciens écrivains castillans, dépeignent des guerilleros chevaleresques, tel Nicolas Romero, accomplissant de hauts faits, et d'autres irréguliers, plutôt bandits que soldats, comme Simon Gutierrez, se livrant aux excès les plus atroces. Enfin des femmes, compagnes des combattants, sont présentées, dans le cadre tropical, en des

---

ciables à la mémoire de certains chefs républicains. Nous avons répété ce qui se disait dans les camps français et impérial. Notre bonne foi était absolue. Que le chroniqueur qui ne s'est jamais trompé, nous jette la première pierre.



pages captivantes et dignes de Lucien Biart ou de Pierre Loti.

Dans le même ordre d'idées sont les *Aperçus historiques sur Vera-Cruz et la côte du Sotavento*<sup>1</sup> du chef de bataillon Sebastian I. Campos. Cet auteur parle de la lutte soutenue aux environs du port de Vera-Cruz et dans la contrée qui s'étend jusqu'à l'isthme de Tehuantepec.

Le commandant Sebastian I. Campos nous transporte chez les adversaires de la contre-guérilla française du colonel Dupin et du contingent de Soudanais, prêté à la France par le vice-roi d'Égypte. Il retrace cette guerre de partisans, dont le caractère sauvage égale celui de la chouannerie. Il fait assister à la résistance contre le débarquement des marins français, ainsi qu'au fameux combat de Cameron, où une soixantaine d'hommes de la légion étrangère, retranchés dans une mesure, tinrent tête, pendant de longues heures, à toute une brigade. Ce fait d'armes, très populaire en France, raconté par un officier mexicain y ayant pris part, conserve son caractère héroïque. Par ce récit, nous savons mainte-

---

1. *Reseña histórica de la Ciudad de Vera-Cruz y costa de Sotavento del estado.* Mexico, 1895.

nant que les trois Français survivants de Cameron demandèrent comme faveur la permission — accordée de suite — de chanter, et que, pleurant sur leurs camarades morts et se tenant par la main, ils entonnèrent la « Marseillaise ». Les Mexicains, à la fois étonnés et émus, écoutèrent en silence ces hommes dont ils avaient admiré le courage.

Enfin, dans l'ouvrage en question nous découvrons l'âme des gens de la terre chaude, ainsi que les qualités militaires natives de cette race nouvelle, résultante de la colonisation espagnole, et dont notre grand géographe Élisée Reclus dit qu'elle est la plus parfaite, puisqu'elle réunit le sang des trois branches principales de l'Humanité : l'européenne, l'américaine et l'africaine ; ce qui, ethnographiquement parlant, lui permet de prospérer dans la zone torride.

Du reste, le commandant Sebastian I. Campos aime cette race de sangs-mêlés, appelés les *Jarochos*, déjà adaptée au milieu climatérique et dont la pensée est coulée dans le même moule que la nôtre. Enfant de Vera-Cruz, il revendique pour lui-même le titre de *jarochos*. Tout en sacrifiant beaucoup à la forme littéraire et à l'orgueil patriotique, il reste consciencieux sur le fond.

Une narration, également remarquable, est celle de M. Eustaquio Buelna, devenu président de la Cour suprême de justice et, de plus, savant américaniste. Le titre est en vieux style : *Courtes notes pour l'histoire de la guerre d'Intervention en Sinaloa*<sup>1</sup>. L'auteur y traite des opérations qui se sont poursuivies dans sa province natale, où l'Empire ne put même prendre racine, et y montre cet esprit de méthode et d'équité qu'on doit attendre d'un magistrat. La lecture de certaines pages est cruelle pour un Français.

Au nombre des récits limités, on compte des notices sur l'armée d'Orient, par le général Manuel Gonzalez, ancien chef d'état-major de ladite armée<sup>2</sup>, et par M. Pantaleon Tovar, ainsi qu'un opuscule du général Miguel Blanco, ancien ministre de la guerre du président Juarez, durant les années 1862 et 1863. Ce dernier a particulièrement rectifié l'historique de M. Juan de D. Arias sur l'armée du Nord.

---

1. *Breves apuntes para la historia de la guerra de Intervencion en Sinaloa*. Mazatlan, 1884.

2. *Remitido sobre la campaña del ejercito de Oriente*. Mexico, 15 septembre 1867.

---

## IV

On peut s'étonner que la défense de Puebla n'ait encore tenté aucun historien mexicain. Cependant, la résistance de la place mérite les éloges de tous, car elle rappelle bien celle des Espagnols à Saragosse en 1808 et 1809, laquelle est universellement admirée.

Ce n'est pourtant pas la faute de l'administration de Juarez. Celle-ci avait nommé historiographe de son armée d'Orient un certain Rivera y Rio, avec charge de célébrer la valeur des assiégés, mais cela ne nous a servi de rien. Rivera y Rio n'a pas publié une ligne, et on doute qu'il ait jamais rédigé quelque chose de relatif à sa mission. On sait seulement que, bien loin d'imiter ces reporters qui accompagnent les soldats au feu, il se tint toujours prudemment hors du danger ; il recherchait le profit, non l'honneur et, à l'exemple de Sosie, « se donnait du courage pour ses frères qui se battaient ».

N'omettons pas *Saragosse et Puebla*<sup>1</sup> du géné-

---

1. *Zaragoza y Puebla*. Mexico, 1895.

ral Jesus Lalanne, fils de Français, qui a établi un parallèle trop sommaire entre la défense des deux places. Ce brillant officier, qui n'a pas hésité à considérer le Mexique comme sa vraie patrie, rectifie certaines assertions erronées du général du Barail. A ce propos, il donne la liste du très petit nombre d'étrangers qui se trouvaient dans la garnison de Puebla, et dont, quoi qu'on en ait dit, aucun n'appartenait à l'artillerie.

Comme étrangers on ne comptait que trois Italiens, un Allemand et deux Espagnols, auxquels il convient d'ajouter un Bolivien et un Péruvien, attachés à la légation du Pérou. Ce dernier, capitaine de vaisseau, jouissant d'une grande considération, périt à bord d'un navire qui brûla en faisant le voyage de la Vera-Cruz à la Havane. Il avait écrit, avec le plus grand soin, un journal du siège, lequel, malheureusement, disparut avec lui.

En définitive, sur la défense de Puebla, nous ne possédons guère que le rapport succinct et austère du général Gonzalez Ortega, commandant en chef de l'armée d'Orient<sup>1</sup>.

Toutefois, M. Tirso Rafael Cordoba, dans le

---

1. Zacatecas, 1863.

*Siège de Puebla*<sup>1</sup>, a bien dit quelque chose, mais à un point de vue inattendu. Habitant de la ville et ex-fonctionnaire du gouvernement renversé par Juarez, il a reproduit les impressions d'un assiégé ennemi des défenseurs.

Rien de semblable n'existe dans la littérature enfantée par la défense de Saragosse. Dans cette ville, les Français et leurs alliés, les *Josefinos* (Espagnols partisans du roi Joseph, frère de Napoléon), ne comptaient pas un ami; à Puebla, au contraire, nombre de citoyens, à l'exemple de M. Tirso Rafael Cordoba, faisaient des vœux pour le triomphe des assiégeants.

---

1. *El sitio de Puebla*. Puebla, 1863.

## V

Un monarchiste clérical, M. Niceto Zamacois, a tenté de retracer l'histoire de l'Intervention et de l'Empire. Dans ce but, l'infatigable compilateur a donné plusieurs volumes très touffus et documentés. Les actes des Mexicains qui répondirent aux appels des représentants de la France et essayèrent d'établir au Mexique une nouvelle forme de gouvernement y sont montrés sous un jour favorable. Certaines opérations militaires y sont relatées par le menu.

Les travaux de M. Niceto Zamacois amènent naturellement à parler de ceux du général Leonardo Marquez. Ce dernier, ancien chef des troupes ralliées, dès le début, à l'Intervention, a écrit deux plaidoyers *pro domo sua*, lesquels rétablissent la vérité sur quantité d'incidents défigurés<sup>1</sup>.

---

1. *Manifiesto que dirije à la nacion mejicana el general Leonardo Marquez*. Nueva-York, 1868. — *Refutacion hecha por el general de division Leonardo Marquez al libelo del general de brigada Ramirez de Arellano*. Nueva-York, 1869.

Même le général du Barail, pour ses *Souvenirs*, eût gagné à lire ces opuscules qui lui auraient évité des appréciations téméraires, courantes dans le camp français.

Quant au général Leonardo Marquez, soldat dans l'âme et nature intransigeante, il a trop longtemps dédaigné de répondre aux attaques que lui a attirées son dévouement à la cause conservatrice. Mal lui en a pris. Sa réputation en a souffert injustement. Puisque le destin lui a permis d'échapper à la fin tragique de ses collègues Miramon, Mejia et Mendez, et de rentrer dans sa patrie après un long exil, il devrait, à notre avis, préparer sa justification. L'un des plus énergiques lieutenants de Napoléon, le maréchal Davout, serait peut-être faussement jugé s'il n'avait pris soin d'expliquer sa conduite dans son fameux « Mémoire sur la défense de Hambourg », ainsi qu'en des notes éloquentes utilisées récemment par les siens<sup>1</sup>. Le général Leonardo Marquez, dont l'inflexibilité a égalé celle du maréchal Davout, pourrait imiter cet exemple. Les historiens, à l'instar des magistrats, aiment les dossiers mé-

---

1. Voir, entre autres, *Les Opérations du 3<sup>e</sup> corps, 1806-1807*, œuvre de premier ordre, publiée par le général Davout, duc d'Auerstaedt, neveu du maréchal. Paris, 1896.



thodiquement ordonnés, qui dispensent de fatigantes recherches.

Personne n'est plus autorisé que le général Leonardo Marquez pour parler des alliés mexicains qui, à côté des troupes françaises, ont déployé de la valeur, de l'endurance et du dévouement. Ces auxiliaires ont toujours été mal appréciés : le corps expéditionnaire les a dédaignés et l'empereur Maximilien, négligés. A la fin de son règne l'infortuné monarque les réunit autour de lui et les fit combattre sous ses yeux. En les voyant fidèles et prodiges de leur sang, il déplora ne pas s'en être occupé plus tôt.

Jamais les forces impériales mexicaines n'ont été l'objet d'une étude spéciale. Au reste, la même lacune existe pour les troupes espagnoles du roi Joseph, troupes beaucoup plus nombreuses qu'on ne croit communément, et auxquelles Napoléon demanda des contingents, dont l'un périt, avec la Grande Armée, sous les neiges de la Russie.

Un ex-ministre plénipotentiaire près diverses cours européennes et membre de la commission chargée d'aller offrir la couronne à l'infortuné archiduc Maximilien, au château de Miramar, M. Francisco de P. Arrangoiz, a publié : *Notes*

*pour l'histoire du second empire mexicain*<sup>1</sup>, étant convenu que le premier empire fut le gouvernement établi par Iturbide, après la proclamation de l'indépendance.

L'ancien diplomate fait ressortir les services rendus par les Mexicains alliés, critique les incohérences des commandants en chef français, énumère les désillusions éprouvées par les conservateurs, qualifie durement la conduite du souverain défunt et l'accuse irrévérencieusement de plus d'une fourberie.

---

1. *Apuntes para la historia del segundo Imperio mejicano.*  
Madrid, 1869.

## VI

D'autres recueils et travaux sont connexes à notre sujet et indispensables à l'historien.

Ainsi, la légation entretenue à Washington par Juarez, et que les États-Unis ne cessèrent de reconnaître, malgré les efforts de l'empereur Maximilien et de ses amis et alliés européens, a rempli un rôle considérable. Elle servait d'intermédiaire entre les divers tronçons auxquels était réduit l'État républicain, et constituait, contre l'Empire, un centre de résistance d'autant plus fort qu'il s'appuyait sur les sympathies presque unanimes du peuple nord-américain. La correspondance de cette légation a été publiée<sup>1</sup>. Ce sont des gerbes toutes liées qu'on y trouve.

Un des ministres du Président Juarez, le licencié Jose-Maria Iglesias, a dépeint l'énergie déployée par le parti libéral contre l'Intervention.

---

1. *Correspondancia de la Legacion mexicana en Washington durante la Intervencion estrangera*. Mexico, 1871.

Son œuvre<sup>1</sup> est une réunion d'études politiques, économiques et militaires, rédigées durant la lutte, et datées, pour la plupart, des gîtes d'étapes du gouvernement républicain, devenu transhumant, obligé de se réfugier à Paso del Norte, et prêt à passer, au besoin, la rivière qui le séparait du territoire nord-américain.

M. Jose-Maria Iglesias nous fait connaître à fond le caractère et les vues des membres de son gouvernement, et il démontre que la France, en persistant dans son entreprise, devait dépenser son sang et ses ressources sans utilité aucune. Il relate particulièrement les faits de guerre survenus en Sonora.

Le fils de l'auteur, M. Fernando Iglesias Calderon a su, dans des écrits spécifiques, tirer la philosophie des travaux paternels.

Sous le titre : *Le Mexique, la France et Maximilien*<sup>2</sup>, M. Hilarion Frias y Soto, a commenté la justification du maréchal Bazaine, publiée en

---

1. *Revistas históricas de la Intervencion francesa* (3 volumes). Mexico, 1868-1869.

2. *Mexico, Francia y Maximiliano. Juicio sobre la Intervencion y el imperio, escrito con objeto de rectificar los errores de la obra intitulada: Elevacion y caída del emperador Maximiliano, escrita por el conde de Keratry.* Mexico, 1870.

1868, par M. de Kératry, laquelle fit grand bruit à l'époque. A parler franc, l'ancien général en chef du corps expéditionnaire n'a jamais fait qu'obéir aux ordres, souvent extraordinaires, envoyés quelquefois confidemment par l'empereur Napoléon III.

M. Hilarion Frias y Soto aime la vérité et montre de la sagacité ; il s'étend sur le drame de Queretaro auquel il assista. Mais son style emphatique et pompeux ne s'harmonise pas avec la gravité de l'Histoire.

Poussé par des sentiments patriotiques, M. Gustavo Baz, fin lettré et premier secrétaire de la légation du Mexique en France, a écrit, dans sa jeunesse, la *Vie de Juarez*<sup>1</sup>. C'est un tribut d'admiration envers celui qui, aux yeux des patriotes mexicains, synthétise la défense nationale. On peut y butiner avec profit.

Des ébauches de la vie militaire du général Porfirio Diaz ont été faites par un anonyme, que nous soupçonnons être M. Ireneo Paz<sup>2</sup>, et par le général Escudero, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre mexicain.

---

1. *Vida de Juarez*. Mexico, 1873.

2. *Datos biográficos del general de división Porfirio Díaz con acopio de documentos históricos*. Mexico, 1884.

Dans *Quelques Campagnes*<sup>1</sup>, M. Ireneo Paz rend exactement l'état d'âme des hommes ayant, par la plume et l'épée, combattu l'Intervention et amené le Mexique à un ordre de choses nouveau.

Très connu au delà de l'Atlantique, à la fois poète, soldat, politicien, tantôt conspirateur heureux ou prisonnier gémissant dans les fers, polémiste souvent applaudi ou persécuté, M. Ireneo Paz a eu des aventures qui font songer à celles de Cervantes ou du Camoens. Il représente encore une sorte de Gil Blas agissant en la Nouvelle-Espagne, — comme on appelait autrefois le Mexique, — et vivant au dix-neuvième siècle. Ses observations sont fines et ses portraits frappants. Il mériterait les honneurs de la traduction.

Ignacio-M. Altamirano a rassemblé en un volume<sup>2</sup> les principaux discours qu'il a prononcés à l'occasion d'anniversaires et de fêtes patriotiques ou d'adieux à des défunts ayant joué un rôle dans les événements. Ce sont des morceaux choisis, dont le plus intéressant pour nous est l'oraison funèbre des généraux Arteaga et Salazar, le premier commandant en chef et le

---

1. *Algunas Campañas*. Mexico, 1884.

2. *Discursos*. Paris, 1892.

second chef d'état-major de l'armée du Centre, passés par les armes à Uruapan, le 21 octobre 1865, et dont les restes furent pieusement transférés au Panthéon de Mexico le 17 juin 1869. Il y a là un tableau poignant et d'une envolée grandiose.

A la fois tribun fougueux, littérateur de talent, juge intègre et soldat valeureux, ayant pris part, avec les contingents du Sud, aux opérations militaires contre Français et impériaux, Ignacio-M. Altamirano, qui avait l'intuition des choses de la guerre, traite les hommes et les faits avec un criterium supérieur.

En passant, rappelons qu'il appartenait, comme Juarez, à la race indienne pure et s'était formé lui-même. Il maniait admirablement notre langue et considérait notre pays comme une seconde patrie. Voulant connaître la France, il y vint en qualité de consul général du Mexique et y mourut en février 1893. C'était un « homme de bien », selon la vieille définition espagnole, et un « bon citoyen », selon la formule moderne.

Sous le titre quelque peu mélodramatique de *Morts et Vivants*<sup>1</sup>, le colonel Carlos de Gagern

---

1. *Todte und Lebende*. Erinnerungen Carlos von Gagern. Berlin, 1894.

a étudié des personnages qu'il a approchés, et parmi lesquels, les généraux Miramon et Gonzalez Ortega, le président Juarez, les maréchaux Forey et Bazaine, et enfin et surtout, l'empereur Maximilien.

L'auteur a beaucoup vu et retenu. Après avoir fait partie, comme second lieutenant, de l'artillerie prussienne, il arriva, en 1853, au Mexique où il prit du service. Il commandait le bataillon des sapeurs du génie à Puebla, et vint, comme prisonnier, en France. Quoique interné, il adressa à l'archiduc Maximilien, encore en Autriche, un mémoire pour le dissuader d'accepter le trône, et lui énumérer les dangers auxquels il allait s'exposer.

Au retrait de l'Intervention, l'ancien officier prussien était à la tête d'un corps d'infanterie ; en mai 1867, il rendit visite au souverain, tombé à Queretaro au pouvoir des républicains. Celui-ci — nous étions présent — le traita avec considération et, le prenant à part, lui dit : — « Vous avez été bon prophète ! »

Le colonel Carlos de Gagern fait preuve d'érudition, mais, aveuglé par des passions démagogiques, souvent il porte des jugements faux et émet des assertions saugrenues.



*En campagne et en garnison*<sup>1</sup>, du colonel Eldemiro Mayer, offre des scènes de la vie militaire ayant pour théâtre le camp républicain. L'auteur, officier argentin, d'origine germanique, est gallophobe ; il avait passé au service des États-Unis pour faire campagne dans l'armée du Nord, puis avait offert son épée à Juarez<sup>2</sup>. Les épisodes qu'il raconte sont curieux, bien observés et peuvent être comparés à ceux déjà décrits par Gabriel Ferry. La forme en est agréable, mais le détestable *moi* y est trop en évidence. Les aventures militaires, comme les autres, ont besoin d'être narrées sans infatuation.

A joindre aux ouvrages précédents : le *Soleil de mai* et le *Cerro de las Campanas*<sup>3</sup>, de Juan A. Mateos, député au Congrès. Ce sont deux romans nationaux à la Erckmann-Chatrion, dans lesquels est mêlée une narration de la campagne contre l'Intervention française. On y trouve les mœurs et coutumes originales du peuple, ainsi qu'une vue nette du terroir et des physionomies. Le

---

1. *Compañía y guarnición*. Buenos-Ayres, 1892.

2. Rentré dans l'armée argentine, le colonel Eldemiro Mayer devint général de brigade et mourut vers 1895, gouverneur de la Terre de Feu, à l'extrémité sud du Nouveau-Monde, après une carrière des plus accidentées.

3. *El sol de mayo*. Mexico, 1868.

style en est savoureux et coloré ; il rend à la perfection le langage usuel des soldats mexicains, réguliers et guérilleros.

D'autres œuvres de même classe ont suivi, mais ne rentrent pas autant dans notre cadre. Au reste, nous ne citons le *Soleil de mai* que par exception.

N'oublions pas les *Comptes de l'Intervention*<sup>1</sup>, où M. Manuel Payno, économiste et ancien ministre des finances, démontre que le gouvernement de l'empereur Maximilien n'était point viable : les charges résultant des emprunts et de l'occupation française grevaient trop lourdement le budget impérial. Le déficit ne pouvait être comblé.

Dans le tome V du *Mexique à travers les siècles*<sup>2</sup>, M. José-Maria Vigil, directeur de la bibliothèque de Mexico, a relaté, dans son ensemble, la lutte contre la France. Il a amplement emprunté à nos auteurs et amalgamé des notes et souvenirs de ses compatriotes.

Au même genre se rattachent l'*Histoire de la guerre du Mexique de 1861 à 1867*, par M. Pedro

---

1. *Cuentas, gastos, acredores y otros asuntos de la Intervencion y del Imperio*. Mexico, 1868.

2. *Mexico à través de los siglos*.

Pruneda<sup>1</sup>, ainsi que l'œuvre du licencié Ignacio Alvarez, qui fut acteur dans des opérations de guerre, et dont les commentaires appellent la méditation.

En 1885, l'administration mexicaine a fait publier, en français, une réponse à l'historien italien César Cantù qui, dans *Les Derniers trente ans*, avait défendu la mémoire de l'empereur Maximilien, « son ami », avec virulence et en émettant des assertions calomnieuses<sup>2</sup>. Cette réfutation, d'une portée surtout politique, est attribuée à M. Pedro Santicilia, gendre du défunt président Juarez et Cubain d'origine. Elle a été distribuée à profusion en Europe, et César Cantù en a loyalement reconnu la véracité.

Nous ne sommes pas sûr de n'avoir rien oublié. La bibliographie mexicaine s'enrichit assez vite.

On conçoit que le drame de Queretaro ait engendré toute une littérature. Nous n'avons pas à nous en occuper ici, vu que, lors de ce funeste épilogue, le retrait de l'Intervention française était effectué.

---

1. *Historia de la guerra de Mejico desde 1861 à 1867*. Madrid, 1867.

2. *Juarez et César Cantù. — Réfutation des charges que, dans son dernier ouvrage, l'historien italien fait peser sur le « benemerito » d'Amérique.* — Mexico, 1885.

## VII

Innombrables sont les articles de journaux et de revues, discours, bulletins et brochures ayant pour but d'apporter une contribution à l'histoire. Parmi les signataires autorisés citons, au hasard : Francisco Zarco, Guillermo Prieto, Riva Palacio, qui mourut plénipotentiaire à Madrid, Angel Pola, écrivain fécond, les généraux Sostenes Rocha et Francisco Troncoso, très compétents en leur art, Gonzalo A. Esteva, qui devint ministre du Mexique à Rome, Francisco Sosa, Juan N. Saiz, ex-officier d'ordonnance du général Naranjo, Justo Sierra, Juan de Dios Peza, les collaborateurs de la *Revista militar mejicana*, organe spécial, etc., etc. Quelques-uns ont une imagination débordante.

Nombreuses également sont les biographies des « héros » de la guerre. Ces « héros » ne sont pas encore des « géants », comme chez nous les hommes de la Révolution ; mais cela viendra. C'est affaire de la prochaine génération, car l'hu-

manité, contrairement aux lois de l'optique, tend à grandir ce qui est loin.

On le devine, la plupart de ces biographies sont des apologues particulières et fourmillent d'éloges dithyrambiques. Néanmoins, on y glane des épis. Quelques-unes, toutefois, sont du genre simple et d'un liant intérêt : telle, par exemple, la biographie du général Vicente Villada<sup>1</sup>, qui retrace, avec exactitude, les épisodes saillants de la campagne du Michoacan, ainsi que les efforts persistants des républicains pour vivre, en attendant le retrait inévitable de l'Intervention, et pour réparer des désastres successifs, en réorganisant aussitôt leurs forces décimées et dispersées.

Entre tous les chefs qui nous étaient opposés, le général Vicente Villada, alors colonel, fut un de ceux qui montrèrent le plus de talents d'organisation. Les formations, bataillons et escadrons, passant par ses mains, avaient toujours, par la tenue et l'instruction, figure de troupes régulières. A ces qualités militaires il ajoutait des sentiments humains — nous en avons été témoin — dont profitèrent les soldats français et impé-

---

1. Actuellement gouverneur de l'État de Mexico.

rioux tombés entre ses mains. Le trait suivant en fait foi :

Le 20 février 1865, au combat de la Villa de los Reyes, dans le Michoacan, un caporal de zouaves, nommé Rousseau, a la jambe brisée par un biscaïen et est fait prisonnier. Dans ses souffrances, le malheureux sollicite, comme une faveur, d'être amputé. Parmi les officiers qui l'ont ramassé et qui comprennent sa langue, sont le colonel Vicente Villada, dont nous parlons plus haut, le colonel Vargas et le lieutenant-colonel Espiridion Trejo.

Le colonel Vargas, dans sa jeunesse, avait été étudiant en médecine, mais il manquait d'instruments et, dans le pays, il n'y avait pas un praticien. Comment faire devant les supplications pressantes d'un agonisant? Alors, le colonel Vicente Villada et ses camarades empruntent des outils et se mettent hardiment à l'œuvre. En dépit de tout, les chirurgiens improvisés mènent à bien l'opération. Rousseau se rétablit, reçoit de ses opérateurs une rustique jambe de bois, un petit pécule et est, par eux, remis en liberté, en même temps qu'un capitaine de zouaves, moins grièvement atteint.

En se séparant des officiers mexicains, deve-

nus ses amis, Rousseau les remercie avec effusion et se déclare heureux, car, assure-t-il, en rentrant en France, il sera admis à l'hôtel des Invalides, où il finira tranquillement ses jours.

Le principal biographe mexicain, M. Francisco Sosa, a publié, dans un bon recueil<sup>1</sup>, des études sur ceux de ses compatriotes ayant joué un rôle durant la guerre et disparus avant 1884. En ne parlant que des morts, il s'est assuré une grande indépendance de jugement. Les portraits qu'il donne sont tracés en style lapidaire. Depuis, quantité d'autres acteurs de la lutte contre l'Intervention française ont succombé et leur mémoire mérite également un hommage. Sans doute, M. Francisco Sosa y songe.

Quant aux poètes, qui ont célébré les « héros de la nation », ils sont légion. Cependant, on distingue M. Gallego y Lista, dont l'inspiration est jugée égale à celle d'Espronceda, voire du divin Herrera. Belles aussi sont les odes sur le général Ignacio Saragoza et sur la victoire du 5 mai 1862, dues à Guillermo Prieto, Manuel Flores, Justo Sierra et Acuña. Enfin, les critiques du pays comparent aux premiers chefs-d'œu-

---

1. *Biografías de Mejicanos distinguidos*. Mexico, 1884.

vre de la littérature castillane une ode de M. José Fernandez, ancien sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères.

Mais, arrêtons-nous là. C'est surtout en parlant des chantres de la gloire nationale qu'il est prudent de répéter le vers fameux :

J'en passe et des meilleurs.

---



## VIII

En l'avenir, ce que nous venons d'énumérer sera complété par des Mémoires dont on a annoncé l'existence, ceux du général Porfirio Diaz qui, depuis plus de vingt ans, gouverne le Mexique.

Mieux que personne, le narrateur parlera des opérations qu'il a dirigées contre l'armée française, la légion autrichienne et les troupes impériales; il nous indiquera comment il s'y est pris pour lever, instruire et entretenir la seconde armée d'Orient, laquelle a précipité la chute de l'Empire.

A ce propos, nous nous rappelons que, en 1867, avant de se rembarquer à la Vera-Cruz avec ses derniers échelons, et faisant allusion à l'armée qui avait surgi sur ses flancs, le maréchal Bazaine disait :

« — Après s'être évadé de Puebla, seul et à moitié nu, Porfirio Diaz a osé reprendre la campagne avec trois pelés et un tondu et le voilà maintenant à la tête de vraies troupes. »

De son côté, quelques semaines après, l'empe-

reur Maximilien, enfermé à Queretaro, apprenait, avec étonnement, que le général Porfirio Diaz avait concentré ses forces, enlevé Puebla d'assaut, battu une armée de secours et bloqué étroitement Mexico.

L'infortuné prince se refusait à croire des nouvelles aussi funestes, qui lui ôtaient ses dernières chances de salut. Il ne se rendit à l'évidence que dans la matinée du 15 mai 1867, en se voyant au pouvoir de ses ennemis.

Les talents d'organisateur, qui avaient émerveillé le maréchal Bazaine et déjoué les calculs de l'empereur Maximilien, complétaient, chez le général Porfirio Diaz, les dons de l'homme de guerre : le caractère, le bon sens, le coup d'œil, la décision, l'esprit politique, le sentiment de la justice, la probité, la santé, la puissance de travail et l'activité physique.

De plus, le président Porfirio Diaz racontera, sans conteste, certains faits non encore élucidés. Nous savons que, en prévision d'une abdication de l'empereur Maximilien, et conformément à des instructions confidentielles du Cabinet des Tuileries, le maréchal Bazaine fit offrir au général en chef de l'armée d'Orient de le placer à la tête de l'État mexicain, et de lui fournir un

appui s'il voulait s'entendre avec la France. Nous savons, d'autre part, que dans le but de se l'attirer, le monarque lui proposa de devenir son principal lieutenant. Ces offres, si séduisantes dans la forme mais si trompeuses dans le fond, furent repoussées avec dignité. Il sera intéressant d'en connaître la teneur détaillée.

En tout cas, le général Porfirio Diaz est un heureux homme. La fortune lui a permis de survivre à de terribles événements. Il peut expliquer la part primordiale qu'il y a prise et, de cette façon, combattre, à l'avance, l'ingratitude et l'oubli. C'est ce que « la mort imbécile » a empêché de faire à bien des figures restées dans la pénombre et qui, malgré tous les efforts, manqueront éternellement de relief.

Qu'on se représente Magellan, — il était plus génial que Colomb, — racontant le premier voyage autour du monde; Desaix, sa campagne de la Haute-Égypte; Gordon, la défense de Khartoum, et aussi Ney, gracié par Louis XVIII, dictant, dans la tranquillité du foyer domestique, ce qu'il avait accompli et vu d'héroïque en couvrant la retraite de Russie. Certes, il eût donné des pages palpitantes et dépassant de cent coudées la *Retraite des Dix mille*, de Xénophon !

Enfin, pour s'inscrire au Temple de mémoire, aucun élément, — années et pièces, — n'aura fait défaut au Président de la République mexicaine.

Chacun se souvient de l'embarras et du chagrin éprouvés par Napoléon, captif dans l'île de Sainte-Hélène, lorsqu'il relatait ses campagnes, appréciait ses adversaires et rédigeait des enseignements impérissables ! Il n'avait point à sa portée les documents nécessaires et ne pouvait se remémorer les dates ; il se désolait encore de ne point posséder certains livres favoris. De longs mois s'écoulaient avant la réception des ouvrages demandés en Europe.

Jamais le général Porfirio Diaz ne connaîtra pareille détresse, car il dispose des archives mexicaines, maintenant en ordre et formant une source incomparable, ignorée des étrangers. Tout ce qui avait été perdu durant les retraites et recueilli au profit de l'Empire a été retrouvé en 1867.

Certes, écrits de nos jours, c'est-à-dire ayant de la perspective, émanant d'un esprit large, éclairé et sans rancœurs, les Mémoires en question ne causeront point de déception comme ceux de Talleyrand, où l'on a cherché en vain de l'inédit et de la franchise.

On a annoncé également un ouvrage de M. Se-

bastian Lerdo de Tejada, ministre des affaires étrangères du président Juarez. Écrite durant un exil aux États-Unis, cette œuvre, intitulée *Le Mexique depuis l'établissement de la République jusqu'en 1876*, contiendrait des révélations sensationnelles sur la période qui nous occupe.

---

## IX

On sait que le gouvernement de Juarez ne désespéra jamais de sa cause; les auteurs mexicains cités représentent son administration subsistant dans l'intérieur du pays, y collectant des impôts, malgré l'occupation étrangère et l'installation de l'Empire dans les villes de quelque importance.

Quant aux armées improvisées de la République, c'est leur rendre bonne justice que de louer la constance des chefs et l'endurance des soldats. Les uns comme les autres, sobres par tempérament, opposèrent un stoïcisme invincible à l'action dissolvante d'une misère effroyable. Il ne s'en trouve d'exemples, à l'époque moderne, que dans les armées turques et dans celles de la première République française.

Barras nous l'a raconté : Après la prise de Toulon sur les Anglais, on voulut, par un hommage public, récompenser les services extraordinaires du commandant d'artillerie Napoléon Bo-

naparte, dont il était parlé pour la première fois, et on l'invita à s'asseoir, dans un banquet, à la table des représentants du peuple. Le jeune officier refusa en montrant son habit usé et déchiré et avoua qu'il n'en avait pas de rechange.

Pareille pauvreté, chez un homme qui devenait, quelques années plus tard, empereur des Français, a eu son pendant au Mexique. Nous le tenons d'un ancien payeur de la garnison de Puebla, témoin du fait suivant :

Dans les premiers temps de la lutte contre l'Intervention, le général Porfirio Diaz se trouvait à Huatusco, avec une brigade qui recevait à peine trois jours de solde par mois. Le dénuement de celui qui devait diriger le Mexique avec l'autorité d'un véritable souverain était alors tel, que, parfois, il allait solliciter de son payeur — à titre d'acompte — une piastre, se considérant naïvement comme très obligé lorsqu'il touchait cette somme infime.

---

## X

Durant les six années de la lutte, les effectifs varièrent sans cesse. Un moment, en 1865, on crut l'Empire consolidé. Alors, les troupes républicaines ne comptaient plus guère que quelques milliers d'hommes épars. Mais, dès 1866, les chiffres grossissaient à nouveau et, à la fin de la guerre, en juin 1867, après l'exécution de l'empereur Maximilien, le gouvernement de Juarez avait environ 60,000 hommes sous les armes, composés principalement de contingents mobilisés par les États de la Fédération<sup>1</sup>. Malgré la pénurie des finances, la décentralisation avait permis d'organiser rapidement. On avait eu recours à l'odieuse *leva* ou recrutement forcé, qui avait fourni la majorité des soldats.

Avant de s'indigner contre la *leva*, qu'on se

---

1. *Memoria de guerra y marina*. Rapport au Congrès par le général Ignacio Mejia, ministre de la guerre et de la marine. — Mexico, novembre 1869.



souviennent des moyens employés, il y a quelques années seulement, par les Anglais, en Égypte, pour constituer les régiments noirs destinés au Soudan, et aussi des procédés dont nous nous sommes servis au Dahomey pour former les bataillons de tirailleurs haoussas envoyés à Madagascar. Les administrations anglaise et française ont recruté, dans les deux premiers pays, avec une iniquité qui ne le cède en rien à celle montrée par les pires gouvernements américains, et cela sans avoir le droit, comme le président Juárez, d'invoquer les nécessités de la défense nationale.

En dernier lieu, les forces républicaines étaient divisées en quatre armées : du Nord, d'Occident, du Centre et d'Orient. Les trois premières se concentrèrent à Queretaro, où nous les avons vues, au commencement de mars 1867. A la fin de mai suivant, elles rejoignirent l'armée d'Orient, qui serrait de près la capitale, et, à la chute de celle-ci, toutes quatre se trouvèrent massées dans la vallée de Mexico. De plus, quelques détachements se tenaient sur la frontière du Rio-Grande, à Queretaro et à Vera-Cruz. L'armée du Nord possédait le meilleur armement, celle d'Occident des cadres expérimentés; celle du

Centre, qui avait subi des désastres répétés, à elle infligés par le général impérialiste Ramon Mendez, était la moins solide; celle d'Orient, constituée dans des contrées ayant quelque industrie, se trouvait la mieux pourvue.

---

## XI

Une revue de l'armée offrait un spectacle indescriptible. Toutes les races du pays y étaient représentées; on y voyait jusqu'à des *pintos* (gens ayant la peau marbrée par une lèpre sous-cutanée) du Guerrero. Il n'existait aucune uniformité dans l'habillement, l'équipement et l'armement. Chaque unité s'était tirée d'affaire, selon les circonstances. Certains corps avaient des uniformes à la française, d'autres en portaient fabriqués aux États-Unis, ou pris dans les dépôts enlevés à l'armée impériale. D'autres n'avaient distribué aux hommes que la veste et le pantalon de coton, et un petit schako avec couvre-nuque; un *zerape*, roulé pendant le jour, servait de couverture pour la nuit. Ceux qui venaient des terres chaudes du Pacifique se plaignaient d'un climat pourtant bien tempéré.

La cavalerie, relativement nombreuse, comptait près de 13,000 chevaux. Des escadrons irréguliers

avaient la blouse rouge et le large sombrero national ; on les surnommait les *chinacos* et c'étaient des éclaireurs valant les cosaques. Les animaux, de petite taille, mais vigoureux, étaient fatigués et mal soignés.

L'armement était de provenances diverses. A côté de spencers à seize coups, dernier cri du progrès, de carabines Enfield, prises aux troupes belges, autrichiennes et impériales, il y avait des fusils et des mousquets peu dangereux, des revolvers et des sabres de tous modèles. La lance, l'arme des peuples pauvres, avait été donnée à une partie de la cavalerie.

Le matériel d'artillerie comprenait des pièces à âme lisse, d'origine espagnole et française, ainsi que des pièces rayées de fabrication nord-américaine et autrichienne. Il était attelé de mules.

Dans beaucoup d'unités l'instruction était rudimentaire, et la désertion un fléau dont se plaignaient les officiers.

Imitant la conduite de Fernand Cortez envers les soldats de Panfilo Navarez, et conformément à l'usage adopté dans toute l'Amérique hispanifiée, les vainqueurs avaient versé dans leurs rangs, et tels quels, tous les hommes de troupe faits prisonniers. Les anciens sous-officiers et caporaux

impériaux avaient perdu leurs galons provisoirement.

L'élément étranger, sans importance, était surtout représenté par des déserteurs de l'armée française et des légions étrangères, dont la plupart restaient dans les rangs inférieurs. Cependant un Allemand, le colonel Carlos de Gagern, et un Argentin, le colonel Eldemiro Mayer, commandaient des brigades. Un certain nombre de Nord-Américains étaient aussi officiers subalternes. Un petit groupe de Californiens avait constitué une guérilla, attachée à l'armée d'Occident. Les mercenaires ne vont pas là où l'argent fait défaut; aussi n'en voyait-on guère dans le camp républicain.

Tout, dans cet étrange amalgame, évoquait à la fois le souvenir des armées créées par les Juntas espagnoles, en 1808, ainsi que les premiers insurgés mexicains entraînés par les curés Hidalgo et Morelos. Par échappées, on y apercevait le pittoresque des cavaliers gauchos du Rio de la Plata, le grotesque des troupes nègres de Toussaint Louverture, ainsi que le débraillé des bandes de Garibaldi. En France, l'armée des Vosges, en 1870-1871, a présenté un aspect presque aussi disparate.

Quoi qu'il en soit, les forces républicaines avaient exécuté des marches prodigieuses et mené à bien une campagne difficile. Aguerries dans la lutte contre les Français, elles étaient bien dans la main de leurs chefs. Et ceux-ci venaient de passer par la meilleure des écoles : la guerre.

Que devinrent les armées républicaines ?

Une fois rentré à Mexico et après avoir proclamé le rétablissement de « l'ordre constitutionnel », Juarez, les jugeant encombrantes, décréta leur dissolution. Cependant, par mesure de précaution, il conserva environ 20,000 hommes, avec cadres de choix, et les équipa à neuf. Le licenciement, dont on redoutait les conséquences, fut un coup d'audace qui réussit à souhait.

Quant aux guérilleros de profession, incapables de se soumettre à une discipline rigide, on en forma une cavalerie spéciale, chargée de la police des routes, et à laquelle on donna une solde élevée. Les hommes la composant, presque tous anciens ennemis de la paix publique, devinrent les serviteurs dévoués du pouvoir fédéral : vêtus de cuir et équipés à la mode du pays, bien armés et montés, s'entretenant à leurs frais, ils présentaient une grande analogie avec la cavalerie irrégulière de l'Inde. Cette garde rurale parvint

à rétablir la sécurité dans les campagnes. L'institution, fonctionnant à la satisfaction de tous, fut développée.

Dès 1869, l'école militaire de Chapultepec, dont l'empereur Maximilien ne s'était pas occupé un instant, était réouverte. Depuis, cet établissement, un des meilleurs du Nouveau-Monde, fournit des officiers instruits à une armée permanente, maintenant bien disciplinée et outillée, qui maintient dans le pays une tranquillité profonde.

Les grades militaires, avilis par les guerres civiles et prodigués par le gouvernement de Juárez, ont retrouvé leur valeur normale. La règle est maintenant : « Pas de grade sans emploi ».

Actuellement, le Mexique peut mobiliser, en peu de temps, en troupes de première ligne, l'équivalent de deux corps d'armée, et, peu après, en troupes de seconde ligne, une centaine de mille hommes suffisamment encadrés et armés.

Certes, l'État mexicain, s'il marchait d'accord avec les États-Unis, pourrait très facilement porter au dehors un corps d'armée dont le concours serait précieux pour des opérations ayant lieu en des régions intertropicales.

---

## XII

Les auteurs mexicains appartenant au parti libéral confondent intentionnellement « intervention armée » avec « invasion conquérante » ; ils nous reprochent d'avoir, sans déclaration de guerre préalable, ouvert les hostilités, puis violé la foi jurée, quand, en avril 1862, le général de Lorencez reprit les opérations militaires sans faire rentrer le corps expéditionnaire dans les terres chaudes, où régnait, il est vrai, la fièvre jaune, mais où aussi, en vertu des conventions de la Soledad, il devait se replacer.

Presque tous les auteurs mexicains attribuent à leurs compatriotes la gloire d'avoir chassé les troupes françaises du sol de la patrie. L'affirmation est excessive, car, ayant reconnu que l'empereur Maximilien avait assumé une tâche au-dessus de ses capacités et que le séjour prolongé, au delà de l'Océan, de la fleur de l'armée française paralysait son action en Europe, Napoléon III avait résolu définitivement d'abandonner



son utopique entreprise. L'expédition du Mexique était bien, selon un mot célèbre, « une épine dans le pied de la France ». Enfin, le départ du corps expéditionnaire fut encore hâté par l'attitude des États-Unis, qui, à leur tour, menaçaient d'intervenir en faveur du président Juarez.

Mais, pas plus dans le nouveau monde que dans l'ancien, le chauvinisme ne raisonne, et, au Mexique, la lutte soutenue, de 1861 à 1867, est dénommée « seconde guerre de l'Indépendance ». Ce surnom pompeux flatte l'amour-propre national.

Au reste, le 5 mai de chaque année, on célèbre officiellement le triomphe des armes mexicaines. Ce jour-là est l'anniversaire du brillant succès remporté, en 1862, contre la petite armée française du général de Lorencez, qui attaqua Puebla, follement, sans préparatifs aucuns et qui, après avoir été décimée, dut battre en retraite vers la mer.

Le général Ignacio Zaragoza, qui commandait dans cette journée et qui mourut du typhus quelques mois après son triomphe, est vénéré au moins autant que Nelson en Angleterre. A dire vrai, il mérite la reconnaissance de ses concitoyens, car, bien qu'ayant l'avantage de la position, l'effectif de ses forces ne dépassait pas celui

de ses adversaires, dont le prestige était immense. Il combattit surtout pour l'honneur. La victoire qu'il remporta eut des conséquences inespérées, que l'on a judicieusement comparées à celles de la bataille de Valmy. Le président Juarez gagna toute une année pour augmenter et instruire ses troupes, fortifier Puebla, amener à lui des hésitants et appliquer le *salus populi suprema lex esto*.

Ici quelques remarques :

Pendant la longue et affreuse guerre de la péninsule ibérique, soutenue par Espagnols et Portugais contre l'hégémonie napoléonienne, aucune réputation militaire n'a surgi parmi ceux-ci. Palafox, capitaine général de l'Aragon et chef de la garnison de Saragosse, ne fut qu'une énergie superbe et locale. Morillo, ancien sergent d'artillerie, et Castaños, favorisé par la capitulation de Baylen, ne devinrent que des lieutenants de second ordre, traités avec dédain par Wellington. Le général anglais, uniquement, montra des talents hors ligne. Par contre, au Mexique, les noms de Zaragoza, Porfirio Diaz, Escobedo et Corona, qui n'auraient jamais franchi la frontière sans la lutte contre la France, sont maintenant honorablement connus jusque dans l'ancien monde, et

servent déjà de modèles aux jeunes générations de l'Amérique latine.

Enfin, nous avons cité le général Lalanne, comme ayant porté les armes contre l'Intervention. Ce n'est point le seul fils de Français qui soit dans ce cas. D'autres l'ont imité sans remords, tel le général Coutolène, qui a montré aussi des aptitudes au commandement. La cause du fait mérite d'être expliquée : Au Mexique, la colonie française est importante, respectable et respectée; ses enfants sont « mexicanisés » dès la première génération, et on peut leur appliquer le mot si finement vrai de Tocqueville : « Jamais un Américain ne consentira à avouer que l'Amérique n'a pas été découverte par un Américain. »

Ce sentiment, aussi vivace sur les rives du Rio de la Plata, que sur celles du Mississipi, est, au Mexique, poussé à l'extrême; il a séparé les fils créoles de leurs pères espagnols, et, finalement, a placé l'idée de patrie au-dessus de celle de famille. En un mot, ce sentiment a détaché du tronc européen un rameau pour lui donner, dans un sol neuf, des racines et une sève indépendantes. Naturellement les descendants des Français n'ont pas échappé à cette influence territoriale et fatale. Et qu'on le sache bien, les Franco-Canadiens

eux-mêmes, malgré leur affection pour la France, ne consentiraient pas à rentrer sous sa domination. De leur côté, les Louisianais, tout en conservant pieusement le souvenir de leur origine gauloise, n'admettraient pas de perdre la qualité de citoyens des États-Unis.

Donc, on ne doit pas s'étonner si, au Mexique, les fils de Français s'identifient instinctivement au peuple au milieu duquel ils sont nés, et dont ils adoptent la langue et les mœurs. Même, certains ont déjà joué dans le pays un rôle politique de premier ordre, tel M. José-Yves Limantour, devenu ministre des finances et le collaborateur le plus éminent du président Porfirio Diaz. M. José-Yves Limantour, en dépit des crises monétaires et agricoles, a consolidé le crédit national et assuré le développement économique du pays. Il a aussi puissamment contribué à la construction des magnifiques réseaux ferrés et télégraphiques mexicains, — 12,000 kilomètres de chemins de fer et 40,000 kilomètres de télégraphes, — grâce auxquels le pouvoir central a retrouvé la prédominance possédée au temps des vice-rois, perdue après la disparition de ceux-ci, et indispensable, cependant, à la bonne direction de l'État.

---

## XIII

Avant de terminer, qu'on nous permette encore quelques réflexions latérales.

Il est incontestable que si la France n'avait pas évacué le Mexique en 1867, elle entraît en conflit avec les États-Unis. On s'est réjoui qu'un choc ait été alors évité. On a eu tort, à notre avis, car, tout pesé, en cas de guerre, il survenait ceci :

Les Nord-Américains, qui avaient maintenu sous les armes 150,000 vétérans de la guerre de Sécession, lançaient sur le Mexique des masses munies d'un armement perfectionné, bien dirigées, et auxquelles les forces du gouvernement de Juarez apportaient de suite un précieux concours.

Notre corps expéditionnaire, difficilement secouru, n'ayant qu'un effectif faible, des canons en bronze et des fusils à piston — les zouaves et les chasseurs à pied seuls possédaient des carabines rayées, — se voyait réduit à la défensive, combattait honorablement avec l'aide de ses alliés mexicains et, forcément, capitulait. Mais cette

capitulation d'une armée française, commandée par le maréchal Bazaine, avait lieu sur le plateau de l'Anahuac et non à Metz ; l'empereur Maximilien tombait entre les mains d'ennemis moins implacables que ceux qu'il rencontra à Queretaro ; les généraux Miramon, Mejia et Mendez succombaient, mais leur destinée était moins cruelle. Probablement, l'empereur Napoléon III perdait le trône, mais par des causes moins désastreuses que la bataille de Sedan. La France était humiliée et éprouvée, comme l'Espagne l'a été en 1898, mais les États-Unis ne lui auraient pas réclamé une indemnité de cinq milliards ; ils se seraient emparés, au nom de la doctrine de Monroë, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, — possessions sans importance et qui seront cédées ou perdues tôt ou tard, — mais n'auraient pas exigé l'Alsace et une partie de la Lorraine. Et, après avoir combattu les Nord-Américains, — le peuple qui a le plus industrialisé la guerre — sur terre et sur mer, la France, tirant de son échec des leçons profitables, comme celles dont la Russie a bénéficié après sa campagne de 1877 contre les Turcs, la France, disons-nous, se recueillait, reconnaissait l'infériorité de son matériel et réorganisait ses forces militaires. A coup sûr,

la guerre contre l'Allemagne, retardée, aurait eu lieu dans des conditions plus avantageuses. L'Histoire est pleine d'interrogations de ce genre.

Puisque nous parlons de la puissante République nord-américaine, profitons-en pour débroussailler une légende.

Maintes fois on a affirmé que l'infortuné empereur Maximilien aurait eu la vie sauve, si le représentant des États-Unis avait été à son poste, auprès du président Juarez, en juin 1867, et avait intercédé, ou au besoin menacé, au nom de son gouvernement. C'est une erreur grande!

Des menaces arrivant du Nord auraient exaspéré les esprits au lieu de les calmer, et, en ce cas, la destinée de l'empereur Maximilien n'eût pas changé. Nous le savons d'une manière certaine. La mort de l'« archiduc », — on affectait d'appeler ainsi le souverain vaincu, — était considérée comme représaille légitime, mesure de salut public et défi indispensable à l'Europe. A vrai dire, on eût préféré affronter les dangers d'une nouvelle lutte avec les États-Unis plutôt que de céder sur ce point. Les passions régnant dans l'armée, dont les chefs s'étaient liés par un pacte, eussent étouffé la voix de la prudence.

---

## XIV

En résumé, aucun auteur mexicain ne se déclare impartial. Le général Manuel Santibañez, particulièrement, avoue qu'il ne peut l'être; le licencié Eduardo Ruiz, que ses efforts pour le devenir ont été vains, et tous, comme excuse, invoquent leur patriotisme blessé. Néanmoins, ils parlent des Français le plus souvent avec mesure, portant au compte de Napoléon III tout le mal causé.

Cela ne doit point surprendre, car, aussi bien pendant la guerre qu'après le départ du corps expéditionnaire, nos nationaux établis dans le pays n'ont nullement été molestés, et, aujourd'hui encore, lors des fêtes patriotiques du 5 mai, le peuple, quoique très fier « d'avoir vaincu les vainqueurs de Sébastopol et de Solférino » n'outrage jamais la France. Même celle-ci, chez les classes dirigeantes, est aimée comme une mère patrie.

Les Nord-Américains, malgré leurs protesta-



tions d'amitié et leur continuelle infiltration économique, n'ont pu conquérir la même situation morale. On craint leur voisinage plus qu'on ne l'aime.

En 1870-1871, durant nos désastres, qui ont suivi de près l'évacuation du Mexique, la vigueur des sympathies instinctives des Mexicains s'est affirmée. Alors, nos anciens adversaires, oubliant le passé, formèrent des vœux pour la France. Depuis, l'opinion publique a constaté avec satisfaction notre relèvement et la presse de Mexico a toujours enregistré l'avancement ainsi que les succès coloniaux de ceux de nos officiers ayant guerroyé dans le pays.

Après tout, sauf quelques actes de représailles, les soldats français faits prisonniers furent bien traités. Nous pouvons l'attester. Donc, au Mexique, rien de semblable aux pontons de Cadix et à l'île de Cabrera, durant la guerre d'Espagne, ainsi qu'aux pontons anglais, où les nôtres éprouvèrent de si terribles souffrances et subirent de si cruels traitements. Il faut même constater que les Mexicains usèrent de plus de générosité envers leurs prisonniers que les Allemands en 1870-1871. Les chefs militaires qui se distinguèrent le plus par leurs sentiments chevaleresques et humains

sont : Ignacio Saragoza, Porfirio Diaz et Vicente Villada.

Ajoutons que nombre des chefs de l'armée française ont laissé de bons souvenirs sur le plateau de l'Anahuac, tel le capitaine Détrie <sup>1</sup>, qui, à la tête de 140 soldats du 99<sup>e</sup> de ligne enleva, dans la nuit du 13 au 14 juin 1862, les hauteurs du Cerro Borrego, occupées par la division de Zacatecas, et sauva le corps expéditionnaire, cerné à Orizaba, d'une capitulation analogue à celle de Baylen.

Ce fait d'armes, un des plus beaux des temps modernes, ainsi que la défense de Cameron et le combat de la Majoma, sont admirés par tous les militaires du pays, et on en cause parmi le peuple.

Au Mexique, si parfois on a trouvé trop rude la main de nos soldats, jamais on n'a dénigré leur courage, et ceux des vétérans de l'expédition qui disparaissent, sont l'objet de notices nécrologiques bienveillantes. Ainsi, lorsque l'ancien clairon Roblet qui, le 5 mai 1862, au premier assaut de Puebla, arriva jusque sur le talus de l'une des redoutes et y sonna la charge, mourut, il y a

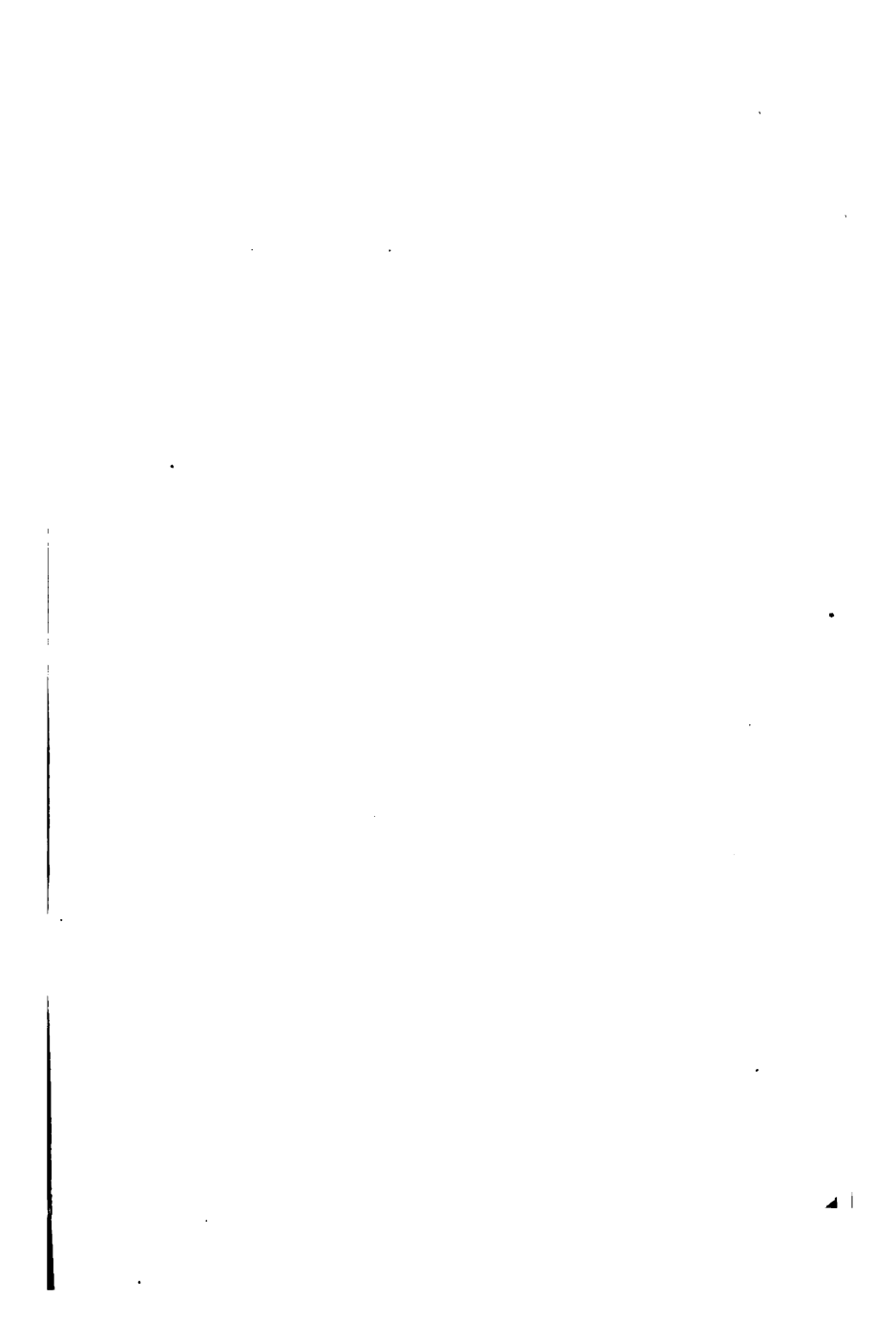
---

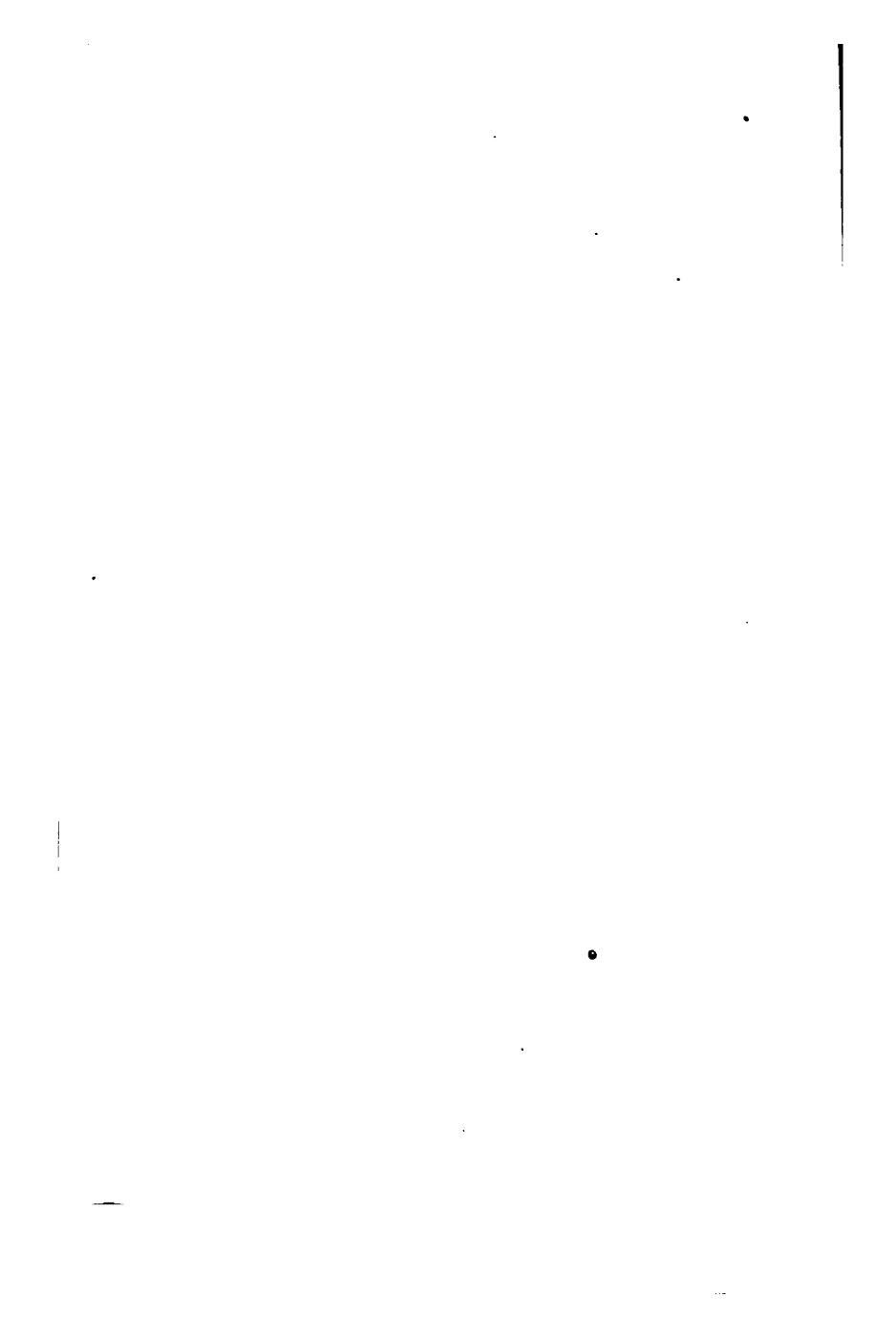
1. Devenu général de division, grand-officier de la Légion d'honneur et membre du Conseil de l'Ordre.

quelques années, simple employé de chemin de fer, toutes les feuilles mexicaines saluèrent la fin de ce brave. Récemment, à Puebla, le monument funéraire où ont été recueillis les ossements de tous les nôtres ayant succombé durant le siège, a été inauguré par le président Porfirio Diaz, entouré des autorités mexicaines et de la colonie française.

Bref, il n'y a jamais eu haine et il n'y a plus trace de dissentiments entre Français et Mexicains.

Pour conclure, les œuvres que nous venons de signaler ne sont pas, à proprement parler, de l'histoire; mais elles permettent de donner de la précision à l'histoire. A une époque, peu éloignée peut-être, un Michelet ou un Prescott en tirera quelque chef-d'œuvre.





# BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

- Lassalle. D'Essling à Wagram.** Correspondance recueillie et publiée avec notes biographiques, par A. ROBINET DE CLÉRY. Beau volume in-8, avec 13 gravures et 1 carte, broché . . . . . 5 fr.
- Le Général Curély.** Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande-Armée (1793-1815). Publié d'après un manuscrit authentique par le général Ch. THOMAS. Un volume in-12 de 448 pages, avec portrait et fac-similé, broché. 3 fr. 50 c.
- Le Général Auguste Colbert (1793-1809).** Traditions, souvenirs et documents touchant sa vie et son temps. Recueillis par son fils, le marquis de COLBERT-CHABANAIS. 2<sup>e</sup> édition. Trois volumes in-12, broché . . . . . 12 fr.
- Souvenirs et Campagnes d'un vieux Soldat du premier Empire (1803-1814),** par le commandant PARQUIN. Introduction par le capitaine A. AUBIER. Un volume in-8 de 430 pages, avec un portrait . . . . . 6 fr.
- Un Général de l'Armée d'Italie. — Sérurier (1742-1819),** d'après les archives de France et d'Italie, par Louis TUETEX, rédacteur à la section historique du Ministère de la guerre. 1899. Un volume in-8 de 392 pages, avec portraits, gravures et cartes, broché. . . . . 5 fr.
- Souvenirs militaires (1805-1818),** par A. THIRIOS, de Metz. 1892. Volume in-12, broché. . . . . 4 fr.
- Trente ans de la Vie militaire,** par le capitaine H. CHOPPIN. Volume in-12 avec illustrations par E. GRAMMONT, broché . . . . . 6 fr.
- Lettres du Maréchal Bosquet (1830-1858).** Un volume in-8 de 408 pages, avec portrait en héliogravure, broché . . . . . 5 fr.
- Le Général Bourbaki,** par le commandant GRANDIN. 1898. Un volume in-8, avec portrait et fac-similé d'une lettre autographe de Bourbaki à l'auteur, broché . . . . . 5 fr.
- Français et Russes. Moscou et Sébastopol (1812-1854),** par Alfred RAMBAUD. 5<sup>e</sup> édition. Un volume in-12 avec couverture illustrée, broché . . . 3 fr. 50 c.
- Souvenirs de la Guerre de Crimée (1854-1856),** par le général FAY, ancien aide de camp du maréchal Bosquet. 2<sup>e</sup> édition. Volume in-8 avec une planche et 3 cartes, broché . . . . . 6 fr.
- Lettres d'un Zouave. De Constantine à Sébastopol,** par Amédée DELORME. 1896. Un volume in-12, broché sous couverture illustrée . . . . . 3 fr. 50 c.
- Journal d'un officier de l'Armée du Rhin,** par le général FAY. 5<sup>e</sup> édition, revue et augmentée. Un volume in-8 de 410 pages avec une carte, br. . . 5 fr.
- Récits sur la guerre franco-allemande (1870-1871),** par C. SARAZIN, ancien médecin en chef d'ambulance. 3<sup>e</sup> édition. Volume in-12, br. 3 fr. 50 c.
- Impressions de campagne (1870-1871),** par H. BEAUNIS, ancien médecin en chef d'ambulance. Volume in-12, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Un Héros de la Défense nationale. Valentin et les derniers jours du siège de Strasbourg,** par Lucien DELABROUSSE. 1898. Un volume in-8 avec un portrait, un autographe de Valentin et deux cartes, broché. . . . . 5 fr.
- Au Régiment — En Escadre,** par ARDOUIN-DUMAZET et Paul GERS, préface de M. MÉZIÈRES, de l'Académie française. 1891. Un magnifique volume grand in-8, avec 350 photographies. Broché sous une élégante couverture illustrée. 16 fr. Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée . . . . . 18 fr.
- Les Transformations de l'Armée française.** Essai d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France, par le général Ch. THOMAS. 1887. Deux volumes grand in-8, brochés . . . . . 18 fr.
- Histoire générale de l'Armée nationale depuis Bouvines jusqu'à nos jours (1214-1892),** par le capitaine Ch. ROMÉNY, ex-professeur adjoint de tactique et d'histoire à l'École militaire d'infanterie. 1893. Un volume in-12, br. . . 3 fr.

Albert HANS

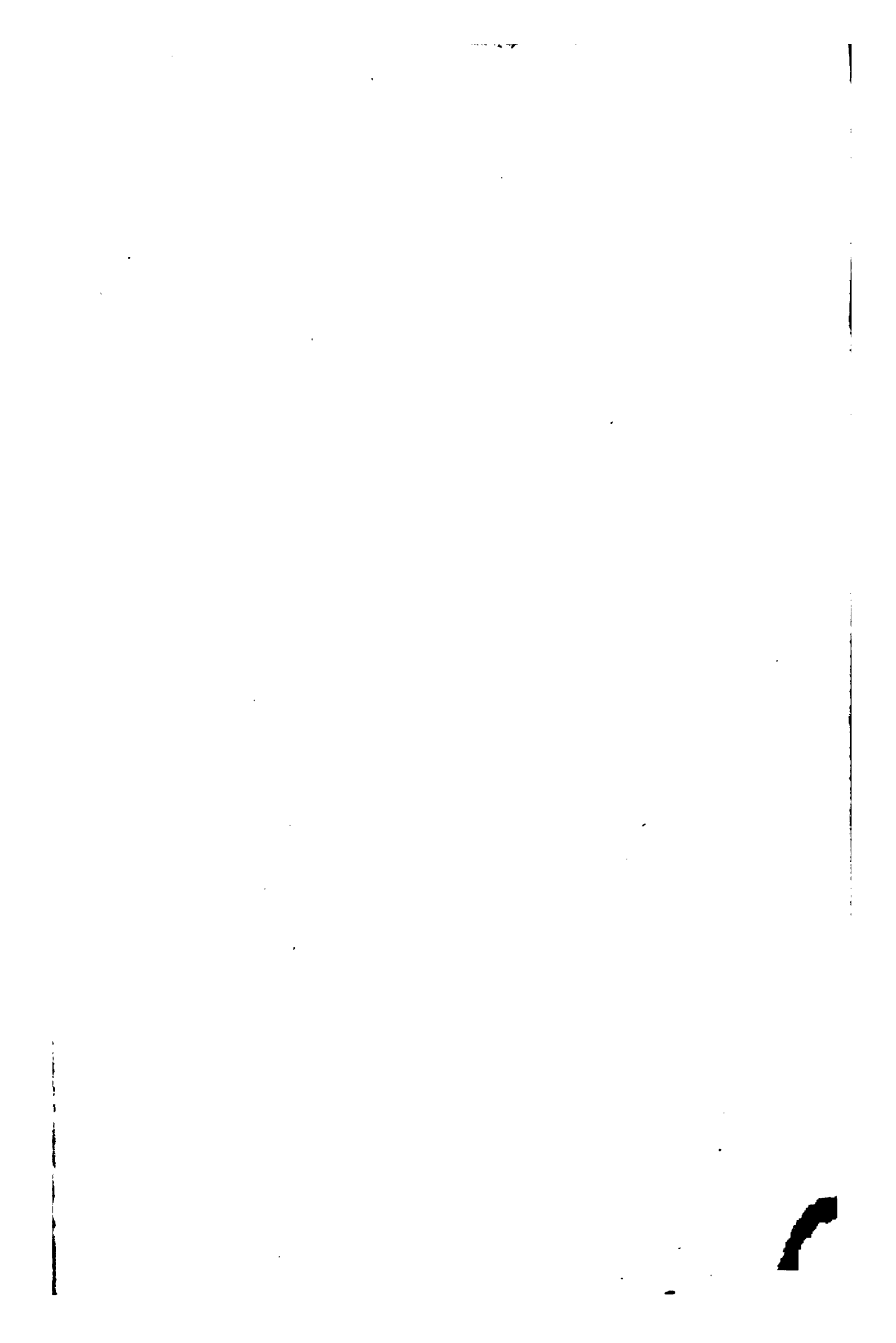
CAPITAINE AU GROUPE DES BATTERIES TERRITORIALES  
DU 12<sup>e</sup> RÉGIMENT D'ARTILLERIE

## LA NOUVELLE ARTILLERIE DE CAMPAGNE

Brochure grand in-8. 1899. — Prix . . . . . 1 fr.

- Mes Campagnes**, par une femme (C. VRAY). **Autour de Madagascar**. 1897. Un volume in-12, broché sous couverture illustrée en couleurs. . . . . 3 fr. 50 c.
- Rapport sur l'Expédition de Madagascar**, par le général DUCHESNE. Adressé le 25 avril 1896 au Ministre de la guerre. Suivi de tous les documents militaires (ordres, instructions, notes ministérielles, état d'effectifs, etc.), diplomatiques et parlementaires, relatifs à l'expédition de 1895. Avec 16 cartes, croquis ou itinéraires, en noir et en couleurs, dressés d'après les travaux du service géographique du corps expéditionnaire. 1897. Un volume in-8 de 487 pages, broché et un atlas . . . . . 12 fr.
- L'Escadre de l'Amiral Courbet**, par Maurice LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la *Triomphante*. 6<sup>e</sup> édition. 1892. Un volume in-12, avec portrait et 10 cartes, broché . . . . . 3 fr. 50 c.
- L'Armée française au Tonkin. Le Guet-apens de Bac-Lé**, par le capitaine LECOMTE, breveté d'état-major. 1890. Volume in-12, avec 21 illustrations par M. DAUPHIN, et 3 cartes, broché sous couvert. illustrée en couleurs. 3 fr.
- **Marche de Lang-Son à Tuyen-Quan. Combat de Hoa-Moc. Débloccus de Tuyen-Quan**, par le capitaine LECOMTE, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire du Tonkin. 1889. Volume in-8, avec 10 cartes et croquis hors texte, broché . . . . . 3 fr. 50 c.
- La Vie militaire au Tonkin**, par le capitaine LECOMTE, breveté d'état-major, attaché à l'état-major du corps expéditionnaire. Illustrations par M. DAUPHIN. 1893. Très beau volume grand in-8 Jésus de 360 pages, sur fort papier vélin, avec 70 dessins au lavis, reproduits par la photogravure, et 5 croquis cartographiques. Broché sous couverture illustrée . . . . . 10 fr.
- Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tête dorée. . . . . 12 fr. 50 c.
- Silhouettes tonkinoises**, par Louis PEYRAL. 1897. Volume in-12, illustré par GAYRAC. broché sous couverture illustrée. . . . . 3 fr. 50 c.
- De Hanoi à Pékin**, par A. BOUINIS, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, avec une préface de M. Alfred RAMBAUD, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1892. In-12 de 428 pages, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Histoire de l'Expédition de Cochinchine en 1861**, par le contre-amiral L. PALLU DE LA BARRIÈRE. Nouvelle édition. 1882. Volume grand in-8, avec 3 cartes, broché. . . . . 7 fr. 50 c.
- La Guerre au Dahomey. 1<sup>re</sup> partie : 1898-1893**, d'après les documents officiels. par Ed. AUBLET, capitaine d'infanterie de marine, officier d'ordonnance du Ministre de la marine. Un beau volume in-8 de 353 pages, avec un portrait, 21 croquis et 2 cartes, broché . . . . . 7 fr. 50 c.
- **2<sup>e</sup> partie : La Conquête du Dahomey (1893-1894)**, par le même. Un volume in-8, avec 5 croquis et 1 carte, broché. . . . . 5 fr.
- La Prise de Bône et de Bougie, d'après les documents inédits (1832-1833)**, par le général comte DE CORNILLIER-LUCINIÈRE. Nouvelle édition. 1893. Un volume in-12 de 385 pages, avec nombreuses illustrations, par le Lieutenant CLÉMENT, broché. . . . . 3 fr. 50 c.
- Histoire de l'Armée coloniale**, par NED NOLL. 1897. Un volume in-8, avec illustrations de M. NAYEL, broché . . . . . 2 fr. 50 c.

*Albert Hans*







APR 20 1942

~~DUE MAY 25 '33~~

~~DUE JUN 25 '34~~

~~DUE NOV 1 '40~~

~~DUE NOV 15 '40~~

DEC 14 '55 H